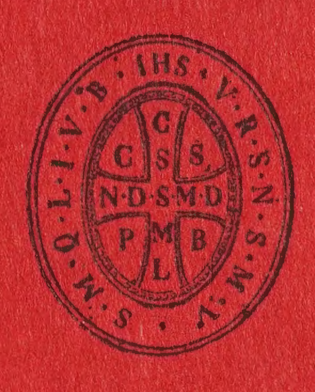
PAX

Les Bénédictins et leurs Œuvres.







CHER MONSIEUR,

Sur le point de fonder définitivement une maison de leur Ordre au Canada (*diocèse de Sherbrooke*) les Bénédictins de la Congrégation de France, de Saint-Benoit du Lac, vous adressent en même temps que cette lettre une brochure qui vous rappellera le but de cet Ordre très ancien et très illustre et vous permettra de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les œuvres des Bénédictins à travers les siècles.

Arrivés au Canada très peu de temps avant la guerre, nous avons dû nécessairement suspendre le travail de notre installation.

Des épreuves nombreuses et pénibles nous y ont forcés.

Ce fut la mort tragique de notre Supérieur Dom Vannier, qui, le 30 novembre 1914, se noyait accidentellement dans le lac Memphremagog; puis l'impossibilité de correspondre avec l'Abbaye fondatrice, exilée en Belgique et occupée pendant toute la guerre par les armées allemandes; enfin une gêne extrême au point de vue financier qui rendait parfois angoissante notre situation. Celle-ci était d'autant plus pénible que nouveaux venus au Canada, nous n'y connaissions personne.

Au mois de mars dernier, nous recevions de nos Supérieurs une nouvelle qui achevait de nous consterner.

L'Abbaye fondatrice épuisée jusqu'à l'extrême par de si longues années passées sous le joug allemand, se demandait si vraiment il était sage de continuer si loin une fondation à peine commencée quand elle-même aurait tant de peine à se relever de ses ruines. Guidés par cette crainte, nos Supérieurs nous demandaient de liquider notre situation et de rentrer au monastère.

Cette nouvelle, disons-nous, nous consternait.

Au milieu de nos épreuves, en effet, des sympathies précieuses nous avaient consolés et encouragés. Elles nous attachaient au Canada. Il nous en coûtait beaucoup de briser des relations intéressantes établies avec des amis sincères et nombreux.

Cette considération cependant n'était que secondaire. Ce qui nous faisait souhaiter vivement de rester au Canada, c'était surtout le bien des âmes.

De fait, nous avons constaté souvent qu'en ce pays de foi un grand nombre d'âmes désirant se donner à Dieu dans la vie religieuse en étaient empêchées par l'austérité d'un certain genre de vie comme celle de la Trappe ou par les aptitudes spéciales requises dans les ordres adonnés exclusivement à

l'apostolat extérieur, enseignement ou prédication. Nous avons pensé que peut-être la Règle bénédictine répondrait aux aspirations de ces âmes. Moins pénible à la nature le régime de nos monastères permet aux santés ordinaires la pratique de la vie régulière; l'ombre des cloîtres est propice aux talents de toutes sortes et dans leur solitude toute âme généreuse peut aspirer aux bienfaits de l'union à Dieu par la prière et le sacrifice.

Poursuivis par ces pensées, nous ne pouvions nous résoudre à voir disparaître complètement notre œuvre.

Au mois de mai deux Pères partaient donc et allaient en Belgique plaider la cause de la fondation canadienne. Ils apportèrent des arguments si décisifs que les Supérieurs les renvoyèrent avec mission de continuer et de mener à bonne fin l'œuvre à peine ébauchée.

La joie est intense au cœur des Religieux et de leurs amis. Cependant elle est tempérée par l'avertissement qui leur est donné : « Continuez cette œuvre : vous le désirez tant! D'ailleurs elle nous semble, à nous aussi, très utile au bien d'un grand nombre d'âmes. Mais, chers Pères, vous voyez vous-mêmes notre situation, comprenez donc que nous ne pouvons vous adjoindre en ce moment de nouveaux confrères et que pour vous aider financièrement il n'y faut aucunement compter. »

Malgré tout nous acceptons de poursuivre notre travail et dès maintenant, nous nous mettons à l'œuvre.

Mais pour recevoir les recrues qui vont se présenter, il faut transformer nos bâtiments de ferme en maison religieuse et les agrandir : or pour cela nous n'avons pas de ressources.

Devant cette œuvre immense: la fondation d'un monastère bénédictin et cette pauvreté nous sentons parfois certains sentiments de crainte s'emparer de nous. N'est-ce pas trop présumer de nos forces?

Cette pensée, nous la chassons bien loin, il nous semble que Dieu veut cette œuvre, cela nous suffit. Nous nous appuyons fermement sur sa Providence, certains qu'Elle ne nous fera pas défaut; nous nous appuyons aussi sur l'esprit de foi du clergé et du peuple canadien, sur son zèle quand il s'agit de venir en aide à une œuvre catholique, surtout lorsque cette œuvre intéresse plus directement le pays. Aussi autorisés par notre Évêque vénéré, est-ce avec confiance que nous venons vous tendre la main et vous demander votre aumône.

Nous savons vos œuvres, leur importance et leur nécessité, ce n'est donc pas une nouvelle charge que nous vous demandons de vous imposer, mais nous vous prions de prendre un peu sur certaines œuvres solidement assises ou qui vous paraissent moins dans le besoin pour nous venir en aide.

C'est surtout à ses débuts qu'une œuvre a besoin de

ressources, une fois lancée il lui est plus facile de se développer: c'est précisément pour nous aider à lancer cette fondation canadienne que nous demandons votre secours.

Nous le faisons d'autant plus volontiers que ce n'est pas pour nous personnellement que nous tendons la main et que l'Abbaye fondatrice ne veut recevoir aucune des aumônes qui nous seront accordées.

Nous venons travailler au Canada et pour les Canadiens — qu'ils soient d'ailleurs au Canada ou aux États-Unis. Nous le redisons, notre genre de vie nous paraît un besoin pour un grand nombre d'âmes, nous désirons leur donner la facilité de vivre cette vie.

Il n'est pas besoin d'ajouter que votre aumône, si modeste soit-elle, sera reçue avec la plus vive gratitude et que nous nous ferons un devoir de faire participer nos bienfaiteurs aux prières et aux sacrifices de la communauté.

Nous voulons donc espérer, cher Monsieur, que vous nous aiderez dans notre entreprise délicate et difficile par vos prières d'abord et aussi par vos aumônes.

Dans cette espérance nous vous remercions dès maintenant et nous vous prions d'agréer l'hommage de notre religieux et profond respect.

Pour les Religieux bénédictins de Saint-Benoit du Lac.

fr. E. Boitard, O.S.B.

8 septembre, en la fête de la Nativité de la sainte Vierge.

SAINT-BENOIT du LAC,
par Bolton Centre,
Cté de Brome, Prov. de Québec.

Permettez-nous de vous dire que le moyen le plus pratique pour que nous recevions SÛREMENT votre aumône est de nous adresser un chèque ou un mandat de poste.

P X

A

P X

NIHIL ~~OSTAT~~ obstat

13 Sept. 1919

P. J. A. Lefebvre, ptre, P.D.

Censor librorum

Sherbrooki, P.Q.

---

13 septembre 1919.

Permis d'imprimer.

† PAUL, évêque de Sherbrooke.

Cum Superiorum permissu.

Évêché de Sherbrooke,

le 10 sept. 1919.

Mon bien cher Père,

Vous connaissez mes sentiments pour MES Bénédictins de Saint-Benoit du Lac et ma joie profonde de les voir s'installer parmi nous. C'est vous dire que j'approuve de tout cœur votre œuvre et vos travaux.

Je vous félicite de répandre dans le pays votre brochure: *Les Bénédictins et leurs Œuvres* et celle de Dom Gontier: *La Vocation bénédictine.* Elles contribueront à vous faire connaître et attireront vers votre monastère de nombreuses et solides vocations.

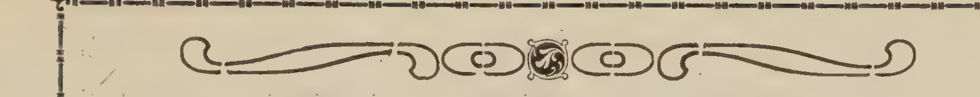
Je souhaite ardemment que des âmes charitables et dévouées aux bonnes œuvres vous aident au milieu de travaux toujours très pénibles d'une fondation de maison religieuse, plus pénible encore pour vous en raison des lourdes épreuves par lesquelles le Seigneur a daigné vous visiter.

Je demande à Dieu qu'il daigne répandre sur vous ses bienfaits les plus abondants.

Et comme gage de mon affectueux dévouement je me plais à vous bénir, cher Père, ainsi que vos confrères et votre jeune monastère.

Votre tout dévoué en Jésus et Marie immaculée,

† PAUL, évêque de Sherbrooke.



Les Bénédictins et leurs Oeuvres

PEU de temps avant la guerre, quelques Bénédictins du monastère de Saint-Wandrille, (Congrégation de France) envoyés par leur abbé le Révérendissime Père Dom J. Pothier, arrivaient au Canada avec l'intention d'y fonder une maison de leur Ordre.

Monseigneur La Rocque, évêque de Sherbrooke les accueillit dans son diocèse avec la plus paternelle bienveillance et voulut bien leur indiquer lui-même, pour leur futur monastère, un endroit idéal sur les bords du Lac Memphrémagog.

La reconnaissance nous fait un devoir de dire ici à Sa Grandeur combien les Bénédictins ont été touchés des marques de sympathie et des encouragements qu'elle n'a cessé de leur prodiguer depuis leur arrivée au Canada. Ils sont heureux d'avoir l'occasion de le proclamer publiquement et de lui exprimer, ainsi qu'à son auxiliaire dévoué, Monseigneur Chalifoux, leur sincère et profonde gratitude.

La guerre qui arrêta l'élan de tant d'œuvres et quelquefois les anéantit devait aussi entraver cette fondation bénédictine.

D'autre part, Dieu qui se plaît d'ordinaire à exercer la foi de ses serviteurs ne manqua pas d'éprouver la petite colonie de Saint-Benoit du Lac. Les croix ne furent pas ménagées et parfois accablés sous leur poids, l'on se demandait au monastère naissant, si vraiment les premiers efforts ne seraient pas à jamais stériles.

Malgré tout, l'espoir restait au fond des cœurs et convaincus qu'un monastère bénédictin doit être, au Canada, très utile à un grand nombre d'âmes, les moines de Saint-Benoit du Lac

allèrent demander à l'Abbaye fondatrice qu'il leur fût possible de demeurer au Canada et d'y poursuivre l'œuvre commencée.

Aujourd'hui, c'est pour eux une grande joie de pouvoir annoncer qu'ils restent en ce pays et vont travailler avec plus de zèle et d'ardeur que jamais au développement de leur fondation bénédictine.

Plusieurs cependant en les voyant s'établir dans les Cantons de l'Est se sont demandé : que veulent ces nouveaux Religieux, quel est leur genre de vie, que font-ils ?

C'est pour satisfaire cette légitime curiosité que paraît cette brochure.

Elle dira d'abord ce que c'est qu'un moine, ce que fut saint Benoit, si justement appelé le patriarche des moines d'Occident; puis, un rapide coup d'œil jeté sur le siècle de cet homme de génie fera mieux comprendre la grandeur de son œuvre et la sagesse de l'admirable règle qu'il donna à ses fils spirituels.

Après ces préliminaires peut-être un peu longs, mais qui paraissent nécessaires pour bien saisir l'importance de l'action et des travaux des moines à travers les âges, on montrera dans le moine bénédictin :

L'homme de la Prière,
L'homme de l'Apostolat,
L'homme de l'Agriculture,
L'homme des Sciences et des Arts.

Enfin quelques réflexions sur la situation de l'Ordre depuis la grande Révolution française et spécialement sur la Congrégation de France, termineront cet opuscule.

Les moines de Saint-Benoit du Lac se réjouiront si, tout en faisant connaître l'œuvre de Saint-Benoit et de ses fils, ce travail contribue à guider quelques âmes vers le monastère du Lac Memphrémagog.



Saint Benoit, son temps, son oeuvre

LA vie religieuse est un véritable besoin de l'âme humaine surtout de l'âme chrétienne et catholique. Aussi la rencontre-t-on dès les premiers temps du christianisme.

À peine le Christ eût-il fait entendre son appel à la vie parfaite, à peine eut-il dit : *Si tu veux être parfait, sépare-toi de tout au monde, prends-moi seul en partage*, qu'une foule d'âmes abandonnent le monde et tout ce qui est du monde pour vivre seules avec Dieu seul dans la vie monastique.

Ces paroles nous indiquent déjà ce qu'il faut entendre par moine :

Un moine, c'est un chrétien qui se sépare des autres hommes pour mieux assurer son salut en servant Dieu avec d'autant plus de fidélité et d'amour qu'il réglera et épurera davantage son âme par la prière et la mortification dans la solitude et le silence.

Un moine, c'est un chrétien. Rien de plus et c'est simplement cela : *un chrétien*.

Aux premières lignes de sa règle immortelle, notre bienheureux Père saint Benoit,par quelques paroles très courtes et très simples jette un jour très vif sur la nature de l'état monastique. « Le monastère, dit-il, est avant tout l'*École de service de Dieu — Dominici schola servitii.* » Ces paroles vraiment suggestives nous apprennent que la seule ambition du moine doit être de devenir le bon et fidèle serviteur dont parle l'Évangile : connaître, aimer et servir Dieu, tel doit être le programme de toute sa vie.

« Si quelque chose le distingue du commun des chrétiens, c'est une logique plus rigoureuse puisqu'il va jusqu'au bout des enseignements du Sauveur, c'est surtout l'appel à la perfection chrétienne que Dieu,dans sa bonté,a daigné lui adresser.»

Pour devenir ce bon et fidèle serviteur, dit Montalembert dans son ouvrage « *Les Moines d'Occident,* » le moine prend dans l'Évangile non seulement les préceptes mais les conseils.

Pour éviter ce qui est défendu, il renonce à ce qui est permis, pour arriver au bien, il aspire à la perfection, pour être plus sûr de son salut, il veut en faire plus qu'il n'en faut pour se sauver. Il s'astreint à un genre de chasteté, de soumission, de pauvreté qui n'est pas exigé de tous les chrétiens. Il renonce, par un effort généreux de son libre arbitre aux liens du mariage et de la famille, à la propriété individuelle et à la volonté personnelle et il met ce triple sacrifice sous la sauvegarde d'une promesse irrévocable : d'un vœu. Ayant ainsi triomphé de son corps par la continence, de son âme par l'obéissance, du monde par la pauvreté volontaire, il vient trois fois vainqueur se donner à Dieu et prendre rang dans ce corps d'élite qu'on appelle l'Église ».

Je n'ai pas à retracer ici ce que fut l'état monastique aux premiers siècles de l'Église, qu'il me suffise de dire qu'avec saint Antoine ermite et saint Pacôme, avec saint Hilarion, saint Basile, saint Augustin, Cassien et les moines de Lérins, les monastères brillèrent longtemps dans l'Église du plus vif éclat et lui rendirent les plus signalés services.

Cependant, à partir du Ve siècle, tant en Orient qu'en Occident, un souffle de mort passe sur cette partie si vivante de l'Église.

Le moine d'Orient se sépare du chef de la chrétienté et tombe dans le schisme et l'hérésie.

En Occident, vers la fin du même siècle (le Ve), après saint Jérôme, mort en 420 et saint Augustin en 430, après les Pères de Lérins dont le déclin commence vers 450, il y a comme une sorte d'arrêt, ou plutôt d'affaiblissement dans l'élan généreux qui doit porter l'âme religieuse vers Dieu.

L'ordre monastique ne donnait plus à l'Église et à la jeune société chrétienne ce qu'elles étaient en droit d'attendre de lui.

Il lui fallait une impulsion nouvelle et énergique, il lui fallait un législateur d'une grande sainteté et d'une profonde sagesse qui, prenant dans un passé très glorieux le bien déjà produit en assurât la continuation par une règle assez douce pour être acceptée de tous les monastères, assez ferme pour les maintenir sans cesse dans le chemin de la vertu.

Dieu pourvut à cette nécessité en faisant naître saint Benoit.

Pour bien saisir la grandeur et l'importance de l'œuvre de saint Benoit, il est nécessaire de remettre dans son cadre cette majestueuse figure. Rappelons-nous donc en quels temps troublés le saint vécut et voyons quelle règle admirable il donna à ses disciples.

Saint Benoit naquit à la fin du Ve siècle, c'est-à-dire, à l'époque de l'effondrement de l'Empire romain d'Occident.

Voici le tableau que Montalembert nous trace de cette malheureuse époque : « La confusion, la corruption, le désespoir et la mort étaient partout : la dissolution semblait complète. Dans l'ordre temporel, l'édifice politique créé par Auguste, ce monstrueux assemblage de 200 millions de créatures humaines dont pas une n'avait le droit de se dire libre, achevait de tomber en poussière sous les coups des barbares. L'Église, de son côté, à peine organisée et répandue se voyait empestée par l'hérésie et le schisme, par les divisions que cherchaient en vain à réprimer les obscurs successeurs de saint Léon le Grand sur le siège catholique. Il n'y avait pas dans tout l'ancien monde romain un prince qui ne fût ou païen, ou arien, ou eutychien. On eût dit le pouvoir, les mœurs, les arts, les lois, la religion elle-même condamnés à une ruine irrémédiable.

Les germes d'une splendide et prochaine renaissance se cachaient encore à tous les yeux sous les décombres d'un monde qui s'écroulait. »

Ce fut dans cette confusion universelle, dans ce chaos indescriptible de la fin du Ve siècle, alors que la barbarie régnait en maîtresse et que la civilisation romaine semblait à la veille de crouler avec l'empire, qu'apparut saint Benoit.

« Rendue plus radieuse encore par les ténèbres qui l'environnent de toutes parts, la figure du saint Patriarche des moines d'Occident émerge sereine et paisible du souvenir de tous les désordres de ce temps, visiblement suscitée par Dieu pour mettre de l'ordre dans ce chaos, pour organiser cette confusion des peuples, des races, pour faire sortir de cette barbarie une société civilisée, pour la former et la rendre chrétienne. » (Dom Bruno Destrée).

Saint Benoit naquit près de Rome en Nurcie, d'une grande et noble famille, vers l'an 480.

Désabusé du monde dès sa jeunesse et ayant en horreur ses corruptions, il se retira, âgé de 15 ou 16 ans, dans une grotte déserte, à 50 milles de Rome, dans la campagne de Subiaco.

Après quelques années passées dans la prière et la pénitence, Dieu révèle au monde son serviteur Benoit par de nombreux miracles. Les disciples accourent de toutes parts, un monastère s'élève à Subiaco même, bientôt suivi de douze autres. Benoit est déjà illustre! Mais contraint d'abandonner Subiaco, il va se fixer sur le Mont-Cassin et là, il fonde un monastère du même nom qui devait être le berceau et le centre de l'ordre bénédictin.

Le Mont-Cassin ! voici en quels termes en parle un de nos évêques canadiens, Mgr Émard, après l'avoir visité lors du Congrès eucharistique de Malte : « C'est comme un immense nid d'aigle : celui de la sainteté et de la science. C'est le berceau de la vie religieuse en Occident. C'est là que vécut et que mourut le plus grand législateur de l'ère chrétienne, le Moïse de l'Europe.

La règle qu'il écrivit se vit encore en ce même lieu comme elle a vécu et qu'elle vit toujours en cent autres monastères de l'Europe. C'est ici que la barbarie envahissante a rencontré son Maître. C'est ici qu'est descendue pour se répandre dans toutes les directions à travers l'Occident, l'action civilisatrice que portait avec elle la religion du Christ et l'adoucissement des mœurs dans la formation des peuples nouveaux. »

Cependant le génie et la vertu d'un homme ne pouvaient suffire à réformer le monachisme,encore moins à lui infuser une vigueur nouvelle garantissant sa vie, sa diffusion, son succès dans le monde. Que fallait-il donc aux disciples de Benoit ? Un code, une règle sous laquelle désormais ils pourraient vivre, combattre, devenir de parfaits chrétiens et partant de vrais moines.

C'est précisément au Mont-Cassin que saint Benoit composa cette règle, vrai modèle de discrétion, nous dit saint Grégoire le Grand. Par elle la société tout entière fut transformée, les solitudes se peuplèrent et les fleurs de sainteté s'épanouirent de toutes parts.

Dans un discours qu'il prononçait aux fêtes jubilaires de Solesmes le 11 juillet 1887, le savant évêque d'Angers, Monseigneur Freppel appréciait ainsi cette règle de saint Benoit: « Immortel chef-d'œuvre de discrétion et de sagesse qui renferme la substance de la vie monastique. Il ne faut point y chercher ni une méthode de direction conduite avec art, ni un système de perfection savamment combiné. Non, rien de simple comme l'œuvre de saint Benoit, mais cette simplicité est celle de l'Évangile qui répond à l'intelligence de chacun comme elle va au cœur de tous. Aplanir la voie des conseils évangéliques à force de mesure et de discrétion, voilà son but. Aussi, n'est-ce pas aux parfaits qu'il s'adresse, mais à ceux qui aspirent à le devenir. Ce qu'il veut établir tout simplement, c'est une école où l'on apprendra à mieux servir le Seigneur : *Dominici schola servitii* et dans laquelle il n'entrera rien d'âpre, *nihil asperum*, ni de trop pénible pour la faiblesse humaine : *nihil grave*. Oui, c'est avec aisance et en toute liberté, doucement et sans contrainte que son fidèle disciple suivra la route tracée par l'Évangile,et arrivera à la perfection ne la cherchant ni trop haut ni trop bas, *nec nimis in altum, nec nimis in profundum*, mais se laissant aller au souffle de la grâce qui le conduira selon sa voie au terme qu'il doit atteindre.

« Cette règle s'adapte aux situations les plus diverses. Elle n'exclut rien et se prête à tout. Les enfants de saint Benoit pourront la porter sous toutes les latitudes, dans quelque milieu social que ce soit ; elle formera des chrétiens parfaits partout où il se trouvera des âmes pour se consacrer à Dieu et une église pour y chanter la louange divine : œuvre admirable où éclate, sous la lumière d'en-haut, le génie de l'homme avec ses plus vastes et ses plus profondes intuitions. »

Cette règle, voulez-vous encore entendre ses louanges par une bouche plus autorisée ? Écoutez l'Aigle de Meaux, notre incomparable Bossuet:

« Cette règle, s'écrie-t-il dans un panégyrique de saint Benoit, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Évangile, de toutes les Institutions des SS. Pères, de tous les conseils de perfection. Là, paraissent avec éminence la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté

et la dépendance; là, la correction a toute sa fermeté, la condescendance tout son attrait, le commandement sa vigueur et la sujétion son repos, le silence sa gravité et la parole sa grâce, la force son exercice et la faiblesse son soutien. »

Règle admirable, règle immortelle, a-t-on dit, est-ce trop?

L'arbre se juge par ses fruits, n'est-il pas vrai? Eh bien! jetez un regard sur ceux que cette règle bénédictine a produits et jugez vous-mêmes. Vous pourrez en découvrir de médiocres, voire même de mauvais, mais à côté de tant d'autres d'une si belle venue, qu'est-ce que cela? Quel est l'arbre d'ailleurs si fécond, si riche soit-il qui n'ait quelque déchet?

La Règle de saint Benoit! mais n'est-ce pas elle qui a donné à l'Église plus de 4000 évêques, plus de 1600 archevêques, plus de 400 cardinaux, et parmi ces milliers de prélats, je vois des noms illustres entre tous, comme ceux de saint Augustin de Cantorbéry, saint Wilfrid, saint Boniface, le bienheureux Lanfranc, saint Anselme.

N'est-ce pas elle qui a donné à l'Église des docteurs tels que saint Bède le Vénérable, saint Anselme, saint Bernard?

N'est-ce pas elle encore qui a fait asseoir sur le trône de saint Pierre plus de 40 papes dont plusieurs très réputés pour leur vaste savoir et leur sainteté, un saint Grégoire le Grand, par exemple, «le seul avec saint Léon, dit Montalembert, qui ait reçu du consentement universel le surnom de saint et de grand, et qui sera l'éternel honneur de l'ordre bénédictin comme de la papauté. »

Un Sylvestre II, dont la science universelle jetait tout son siècle dans l'admiration et que d'aucuns proclament l'ancêtre des Albert le Grand, des Roger Bacon, des Newton et des Leibnitz.

Un Grégoire VII qui, la veille encore de son élection, était un simple moine, mais ce moine devenu Pontife devait lutter pendant toute sa vie contre les empereurs et les rois, et leur arracher une à une les libertés de l'Église qu'ils avaient confisquées à leur profit. Souvenez-vous de la fameuse querelle des Investitures et de l'empereur Henri IV d'Allemagne à Canossa.

Un Urbain II, le pape des Croisades qui, avec saint Bernard, autre enfant de saint Benoit, devait soulever l'Europe chrétienne du Moyen-Âge et, au cri de *DIEU LE VEUT*, la pousser à la délivrance du tombeau du Christ.

Enfin, sous le Pontificat de Jean XXII, c'est-à-dire, moins de 800 ans après la fondation de l'Ordre, des recherches ordonnées par ce Pontife nous apprennent que l'ordre bénédictin en ses différentes branches avait donné à l'Église et au ciel plus de quarante mille saints et bienheureux.

Voilà par-dessus tout ce qui proclame la grandeur et la fécondité de la Règle bénédictine: cette phalange de saints élevés aux honneurs du culte public par la voix du peuple ou l'autorité de l'Église sans compter cette autre armée de bons religieux qui jouit là-haut du bonheur éternel sans avoir reçu cependant les honneurs de la canonisation.



Le Moine bénédictin et la Prière.

La seule ambition vraiment digne du cœur humain est de savoir prier. (Jean de Hemptine, o.s.b.)

EST-IL rien de plus beau qu'un cœur pur qui sait se dégager de tout lien terrestre pour s'élever jusqu'à Dieu ?

« L'homme, a-t-on dit, n'est jamais plus grand que lorsqu'il est à genoux. »

L'âme généreuse qui a su comprendre la parole du Sauveur: *Vends ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres et suis-moi*, a également apprécié la valeur de la prière : ce sera donc à la prière que le moine bénédictin consacrera le meilleur de son temps.

La prière est l'œuvre par excellence du Bénédictin. Le Christ a dit : *Oportet semper orare — Il faut toujours prier.* Saint Benoit pouvait-il ne pas se souvenir du conseil du Maître, ne pas s'y conformer dans tous ses actes ? Aussi, pour peu qu'on soit initié à ses enseignements, il ne faut pas s'étonner de le voir insister dans sa règle sur l'obligation de la prière fréquente *orationi frequenter incumbere.* Dans sa vie le moine doit tout subordonner au devoir de la prière: *operi Dei nihil proponatur*. Et quelle prière ? La prière liturgique avant tout, l'office divin, car "par l'office divin, dit l'illustre Évêque d'Angers, Monseigneur Freppel, le moine se fait pour ainsi dire le courtisan de Dieu, il s'oblige par état à un service officiel envers la Majesté divine et ce service journalier il le remplit à des heures déterminées : voilà sa fonction propre.

« Tandis que le prêtre, continue le même prélat, récitera l'office au milieu des travaux de son ministère entrecoupant ces travaux de cette louange silencieuse, les enfants de saint Benoit la chanteront solennellement sous les voûtes de leurs monastères. Ils sont constitués les chantres officiels de la louange divine. Par eux, la création tout entière prend une voix pour célébrer son auteur, par eux, l'Église militante s'unit à l'Église triomphante dans les transports de l'éternel Alleluia. »

Saint Benoit se rend si bien compte de l'importance de l'office

divin dans la vie du moine qu'il ne dit pas seulement : « Faites passer avant tout l'office divin, mais il consacre encore treize chapitres de sa règle à fixer dans les moindres détails les différentes parties de l'"Œuvre de Dieu."

Aussi, fidèle à l'enseignement de son bienheureux Père, le moine bénédictin regarde les heures passées au chœur comme les meilleures et les plus fructueuses de la journée. C'est là vraiment, dans la prière liturgique, dans la récitation de l'office divin qu'il répand son âme devant Dieu et que, interprète officiel de la pensée de l'Église, il relie la terre au ciel.

Combien de fois n'a-t-il pas redit, au cours de l'office divin devenu, après la sainte Eucharistie, l'aliment principal de sa vie surnaturelle : « Oui, mon Dieu, un jour passé au pied de vos autels est préférable à tous les plaisirs du monde». Peut-on deviner les sentiments du religieux fidèle s'écriant dans toute la sincérité de son âme : "C'est en vous seul, mon Dieu, que je place ma confiance, je ne serai pas confondu. » — « In te Domine speravi, non confundar in æternum.» Peut-être dans ma vie passée y a-t-il eu quelques moments d'égarement, mais je sais votre miséricorde et selon votre désir je la chante plusieurs fois le jour. Qu'il est heureux, lorsque, uni au Seigneur dans cette prière officielle, il demande l'extension du règne de Dieu, l'exaltation de la sainte Église, la conversion des pécheurs et pour chacun les grâces nécessaires au salut. Telles sont les intentions ordinaires du moine. Il ne peut songer en effet à se cantonner dans une sorte d'égoïsme sacré, et sa prière est catholique, c'est-à-dire, universelle, vaste par conséquent comme le cœur même de l'Église.

Si vraiment le moine bénédictin est venu au monastère pour répondre au secret appel de Dieu, pour *chercher le Seigneur*, comme dit saint Benoit et s'unir habituellement à lui par la prière la plus parfaite, comment ne serait-il pas comblé de joies très douces, inondé de cette paix toute céleste que le saint Patriarche désire tant voir au cœur de ses enfants et dont il a fait la devise de son Ordre : PAX. Comment les fonctions sacerdotales très liturgiquement accomplies ne rempliraient-elles pas son âme de douces émotions ? ne cachent-elles pas, en effet, sous leur mystérieux symbolisme les enseignements les plus sublimes et les plus consolants ?

Comment ne savourerait-il pas ces mélodies grégoriennes, si pleines de sens spirituel, où les sentiments les plus divers trouvent leur expression au fur et à mesure que se déroule le cycle liturgique ?

Temps perdu! proclament doctoralement quelques grincheux. En nos temps troublés surtout nous avons besoin de bras, de cerveaux puissants portant toute leur activité vers les sciences exactes, vers les solutions d'ordre pratique et non de doux rêveurs berçant leurs espoirs chimériques au son des cantilènes sacrées! Ainsi parlent tous ceux dont l'idéal se borne aux intérêts terrestres, à la fortune, aux plaisirs. De l'homme ils ne voient que le corps, la partie la moins noble, mais l'âme? Ils ignorent qu'il lui faut une nourriture que Dieu ne refuse jamais à ceux qui la demandent.

Écoutez plutôt la parole du Maître : « *Quand plusieurs seront rassemblés pour prier en mon nom je suis au milieu d'eux.* » — « *En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera et vous serez d'autant mieux exaucés que vos cœurs seront plus unis par la charité.* » Cet enseignement, les religieux l'ont compris et ils s'efforcent de le réaliser le mieux possible. Fraternellement unis dans l'amour de Dieu, ils emploient dans la prière publique les termes dont le Christ lui-même s'est servi ou que l'Esprit-Saint inspire à l'Église catholique.

Et cette prière est d'autant plus efficace que le moine fidèle observateur de sa règle ne doit pas se contenter d'une prière vague et distraite. Son grand devoir est d'apporter à ce pieux exercice tout le respect, toute l'attention, toute la perfection qu'exige un si grand ministère : c'est le pressant conseil que notre bienheureux Père résume en ces quelques mots: « *Mens nostra concordet voci nostræ* »–« Que notre âme et notre cœur soient bien en rapport avec les paroles que nous prononçons. »

Oh! non,les longues heures passées au chœur dans la psalmodie ou le chant liturgique ne sont pas des heures perdues. Le moine en prière remplit une fonction éminemment sociale, dont les effets sont incalculables. C'est ainsi que l'entendent les esprits les plus ouverts, tel cet illustre homme d'état espagnol, Donoso Cortès qui s'écriait en 1849 : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent

et que, si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière, même dans les choses humaines... Je crois, tant ma conviction est forte sur ce point, que s'il y avait une seule heure dans un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

Or, la prière de l'Église étant la plus agréable au cœur de Dieu et partant la plus efficace, ne peut-on pas dire que faite avec amour, confiance et esprit de foi, elle est entre les mains du moine un levier mystérieux pour remuer le monde par l'action la moins apparente, c'est vrai, mais la plus puissante.

D'ailleurs la prière ne s'échappe pas seulement sous cette forme des lèvres et du cœur du moine bénédictin. «L'office divin,quelle que soit sa place dans la vie du moine,ne saurait étouffer les autres manifestations de la piété catholique. À cette prière officielle et faite en commun le religieux fervent sait ajouter la prière soit mentale, soit vocale qu'il pourra prolonger à souhait en se conformant à l'obéissance» (Dom Gontier). Avec un amour tout filial il se fera un devoir d'égrener pieusement son rosaire, avec ferveur il parcourra les stations de la voie douloureuse, avec joie il pratiquera lui-même les dévotions acceptées et encouragées par le Saint-Siège et les exemples des Saints. Surtout, il s'efforcera avec zèle de sanctifier son travail quel qu'il soit,et ainsi à chaque instant du jour il pourra dire en toute vérité : Je mets en pratique l'ordre du Sauveur : « *Il faut toujours prier.* »

Et alors, ne peut-on pas dire que semblable à Moïse sur la montagne, il prie pour ceux de ses frères qui combattent dans la plaine et prépare la victoire aux missionnaires et aux prêtres qui s'occupent du ministère paroissial.



Le Moine bénédictin et l'Apostolat

Le moine n'est pas seulement homme de prière et de contemplation. « Si l'objet principal de la Règle bénédictine est la vie de prière et l'œuvre de Dieu au sens de saint Benoit, elle n'exclut pas les œuvres de l'apostolat. Les supérieurs savent sur ce point comme sur le reste, répondre aux exigences des temps et des lieux. » (Dom Gontier)

Aussi les moines, fidèles en cela aux leçons et aux exemples de leur bienheureux Père, n'ont pas manqué lorsque les circonstances le demandaient, de se livrer au ministère de la prédication, de mener la vie de missionnaire. Leur vocation n'était-elle pas de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ? Ils répondaient donc toujours à l'appel du chef de l'Église et nous savons par l'histoire de quelles missions délicates ils furent souvent chargés dans le Moyen-Âge surtout.

C'est une mission de ce genre que leur confia saint Grégoire le Grand, le premier pape bénédictin.

Un jour qu'il traversait la place de Rome, son regard se fixa sur un groupe de jeunes esclaves. Leur beauté le frappa en même temps que leur attitude pleine de grandeur et de noblesse le ravirent. — D'où sont ces jeunes gens, demanda-t-il, sont-ils chrétiens ? — Ils sont païens, lui fut-il répondu et du pays des Angles (Angleterre) « Bene Angli, quasi Angeli » ajouta saint Grégoire. — Ces jeunes Angles sont si beaux qu'on dirait presque des Anges, et il sentit s'allumer en lui le désir de porter au peuple de l'Angleterre le bienfait de la foi catholique.

Devenu pape il réalisa le dessein du moine et il envoya en Grande-Bretagne un groupe de missionnaires sous la conduite d'Augustin, moine bénédictin du Mont-Cœlius.

L'apostolat des Bénédictins en Angleterre fut tellement béni de Dieu qu'au dire du Cardinal Manning : « L'Angleterre catholique a pu être qualifiée : l'apostolat de saint Benoit" , et que, selon la parole de Dom Gasquet, aujourd'hui prince de l'Église : "Une histoire de l'œuvre accomplie par les Bénédictins en Angleterre serait l'histoire de l'Église elle-même en ce pays".

La méthode des moines était invariablement la même : À la base, l'office divin, ne se départir jamais du grand devoir de la prière liturgique. L'action extérieure venait après. Si donc des religieux travaillaient par la parole à la conversion des âmes, d'autres par la prière publique tant recommandée par saint Benoit rendaient leur zèle fécond.

Saint Augustin et ses compagnons n'avaient garde d'oublier le conseil de leur bienheureux Père ; aussi le mouvement des conversions créé par eux fut-il irrésistible. La hiérarchie ecclésiastique s'organisa promptement et durant plusieurs siècles, évêchés et chapitres des cathédrales furent entre les mains des moines bénédictins, ce qui a fait dire au Cardinal Manning : « Jamais dans l'histoire d'aucun ordre, ni d'ailleurs de l'Église à aucune époque, il n'y eut pareille identité entre le ministère régulier et séculier. »

Pouvait-il en être autrement avec des évêques et des abbés comme saint Augustin, le bienheureux Lanfranc et saint Anselme qui, en l'espace de quelques siècles, se succédèrent sur le siège de Cantorbéry; des moines comme saint Bède, type parfait du bénédictin toujours occupé à prier, à étudier ou à enseigner, comme Egbert, le fondateur d'York et Alcuin, son élève.

Ces noms illustres donnent une idée d'ensemble de ce que fut en Angleterre l'œuvre bénédictine et on comprend les accents d'enthousiaste gratitude et de vénération avec lesquels les cardinaux Newman et Manning en parlèrent au siècle passé. » (Dom Bruno-Destrée).

Les Bénédictins anglais du haut Moyen-Âge formés, nous venons de le voir, par des moines missionnaires devaient garder de cette éducation monastique un attrait tout particulier pour la vie d'apôtre.

Lorsque leur tâche sembla terminée au pays des Angles et que le peuple Anglo-Saxon parut bien converti, comme d'instinct, ces religieux tournèrent leurs yeux vers leur pays d'origine, vers cette antique Saxe, encore plongée dans les ténèbres de l'erreur et susceptible d'entendre elle aussi la parole de Dieu et de profiter de ses bienfaits.

Jeter un simple coup d'œil sur la vie des SS. Wilfrid, Willebrod, Boniface et Anschaire, suffit pour se donner une idée générale de la mission des moines bénédictins dans la conver-

sion des peuples du centre et du nord de l'Europe.

« Wilfrid d'York se dévoua à l'évangélisation de la Frise (Hollande actuelle).

Là, habitait un peuple de sa race; on accueillit le messager avec égards, on écouta volontiers ses enseignements. Il prêcha le Christ et fit des conversions, mais au printemps suivant il dut partir pour Rome et abandonner l'œuvre commencée.

Cependant Wilfrid n'oubliera pas cette contrée; de retour au milieu de ses religieux, il leur parlera de la moisson d'âmes qui lève là-bas de l'autre côté de la plage et qui attend des ouvriers.

À cet appel, un jeune moine se présente aussitôt, c'est Willebrod qui deviendra l'apôtre des Frisons.

Le plan suivi par les Bénédictins pour la conversion de l'Angleterre leur avait trop bien réussi pour en changer. On suivra donc la même voie, c'est-à-dire, on bâtira d'abord une cathédrale dans laquelle sera assuré le service divin, puis un monastère qui sera en même temps école et séminaire pour la formation du clergé indigène : de là sortiront comme les abeilles de leurs ruches toute une pléiade de moines missionnaires qui après avoir porté les lumières de la foi pourront de temps à autre venir au monastère, se retremper dans une vie de prière plus intense. Après avoir renouvelé leurs provisions d'énergie et de foi, ils n'en reprendront qu'avec plus de zèle leurs travaux apostoliques.

Willebrod et ses moines se dépensèrent sans compter. Leur zèle fut si grand qu'ils abordèrent jusqu'en Danemark et les premiers sans doute firent entendre à ces peuples la parole de Dieu.

Si célèbres que soient déjà Wilfrid et Willebrod dans l'évangélisation de l'Allemagne, Boniface qui leur succède sera encore plus connu.

Issu d'une noble famille du Wessex, tout enfant, il a vu à l'œuvre les missionnaires et s'est épris pour leur vocation d'un saint zèle. Il quitte donc le monde pour le cloître. Après quelques années passées dans la prière et l'étude, ayant cru entendre l'appel de Dieu, il demanda à se dévouer au ministère des missions lointaines. Son projet approuvé et béni par le pape Grégoire II, accompagné de plusieurs moines,

il parcourt en tous sens la Frise et la Germanie transrhénane. À leur tour l'Alemanie et la Bavière entendront sa parole et seront témoins de son zèle et de sa sainteté.

Le pape instruit de ses succès apostoliques lui confère le caractère épiscopal.

Cette dignité ne fait pas oublier au saint sa profession monastique : il entend bien être moine et le rester toujours.

Avec plus de courage que jamais, aidé par des collaborateurs dignes de lui et comme lui venant des Abbayes anglaises, il se dévoue aux âmes. Partout les appels de ces hommes de Dieu sont entendus et les conversions se multiplient. Aussi, dit M. Kurth : « Désormais, l'œuvre de l'apostolat de la Germanie était assurée, les centres monastiques disséminés à travers l'Allemagne et reliés à la vigoureuse personnalité de leur fondateur, portaient au sein de la barbarie et maintenaient allumé au milieu de tous les orages, le feu sacré de la foi chrétienne. Bien avant qu'une organisation hiérarchique régulière présidât à la vie religieuse de l'Allemagne, les monastères y devenaient des foyers de civilisation. C'étaient les premières mailles d'un réseau de culture morale et intellectuelle qui devait progressivement envelopper tout le pays. Si l'Allemagne est chrétienne aujourd'hui, elle le doit tout d'abord à ses moines. Au surplus, ce n'était pas seulement une foi meilleure qu'ils faisaient pénétrer dans les esprits, une foi plus pure qu'ils faisaient régner dans les cœurs, mais encore tous les arts de la paix qu'ils apportaient en don de bienvenue, à leur nouvelle patrie. »

Il ne resta plus à saint Boniface qu'à organiser dans ces vastes contrées la hiérarchie ecclésiastique.

« Ainsi, après un quart de siècle passé dans les travaux apostoliques, alors que la vieillesse commençait pour lui, Boniface pouvait regarder son œuvre comme terminée. L'Allemagne qu'il avait trouvée, à son arrivée, inculte, barbare et plongée pour la plus grande partie dans les superstitions du paganisme, il la laissait maintenant à la garde des évêques, ses disciples et de ses monastères, convertie, rattachée directement à l'Église romaine et pourvue d'une hiérarchie complète. » (Dom Bruno-Destrée).

La France, fille aînée de l'Église, avait le bonheur de posséder

la foi depuis plusieurs siècles déjà. Mais à l'époque de saint Boniface, la situation lamentable dans laquelle se trouvait l'Église franque ne pouvait manquer d'attirer les regards et d'exciter le zèle du saint moine missionnaire.

Sous les derniers descendants de Clovis, la situation de l'Église franque était lamentable. Les Maires du Palais — les rois effectifs — trafiquaient des bénéfices et des dignités ecclésiastiques en faveur de leurs vassaux. La simonie régnait en maîtresse dans le sanctuaire et les mœurs étaient fort relâchées.

« La vie catholique était comme suspendue, nous dit encore M. Kurth, et les organes de l'Église engourdis et paralysés. Les conciles, dans lesquels au VIé siècle s'était faite la meilleure partie du travail civilisateur, étaient tombés en désuétude. Les sièges épiscopaux étaient à l'abandon. Les uns étaient vacants depuis des années, les autres livrés à de grossiers hommes d'armes qui les souillaient et les déshonoraient de leurs vices. » — Le clergé inférieur ne valait pas mieux que ses chefs. Son ignorance n'avait d'égale que sa grossièreté. L'Église était livrée aux ambitieux et aux marchands.

De quels instruments Dieu va-t-il se servir pour sauver l'Église de France?

Il va faire appel à l'ordre bénédictin.

Saint Boniface et ses moines seront chargés de cet immense et délicat travail.

Pour atteindre son but le vaillant apôtre réunira de nombreuses assemblées conciliaires en différentes provinces, de 742 à 744, puis des conciles nationaux qui viendront ratifier et confirmer le travail des réunions provinciales.

Ces conciles atteignirent le mal dans ses racines, et grâce à l'impulsion donnée par Boniface finirent par triompher de tous les obstacles. Les abus devinrent plus rares, les libertés de l'Église furent respectées et bientôt, en France, s'ouvrit pour la Religion une ère nouvelle de prospérité.

Au IXe siècle, l'Europe septentrionale était encore païenne. Si en certains endroits quelques apôtres avaient déjà porté la parole de Dieu, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble du Danemark et de la Suède était encore plongé dans l'idolâtrie.

La Providence réservait au IXe siècle ces travaux apostoliques et devait les confier aux fils de saint Benoit.

Le plus illustre de ces apôtres de l'Europe du Nord est sans contredit le moine saint Anschaire ou saint Oscar.

Né le 8 septembre 801 à Fouilloy, aux portes de l'Abbaye illustre de Corbie près d'Amiens, il fut à 12 ans confié aux moines et eut pour maître le célèbre Paschase Radbert. Le disciple à son tour devint maître ès sciences et bientôt il quittait l'école de l'ancienne Corbie pour aller en Saxe enseigner dans le monastère du même nom.

Après quelques années passées dans le silence du cloître, il sent naître dans son cœur un ardent désir de se dévouer à la conversion des âmes; aussi lorsque Louis le Débonnaire demande des Religieux pour accompagner en Danemark le roi Harold nouvellement converti et qui allait reprendre possession de ses états, Anschaire accepte-t-il avec empressement la demande de son Abbé, le priant de remplir ce ministère.

À la cour comme à la campagne, avec son compagnon Autbert, il se dépensa sans compter. L'exemple de ses vertus, son zèle ardent trouvèrent vite leur récompense, car c'est par milliers que les infidèles embrassaient la foi. Pour affermir son œuvre, Anschaire fonda des écoles pour y former des missionnaires. De là sortirent les premiers évêques du Danemark et de la Suède.

Le Danemark ne devait pas être seul à profiter du zèle de notre saint.

À l'appel de Birn, roi de Suède qui réclame des missionnaires, il court aussitôt. Pendant le voyage, les épreuves ne lui sont pas épargnées et il doit plus d'une fois relever le courage de ses compagnons qui veulent l'abandonner et retourner à leur monastère. Cette épreuve surmontée, tous se livrent avec la plus grande et la plus sainte ardeur au ministère de la prédication, les conversions se font en masse, à tel point que les missionnaires ont à peine le temps d'instruire les catéchumènes qui demandent le baptême.

Afin d'assurer la persévérance des nouveaux chrétiens dans ces pays, un siège épiscopal est créé à Hambourg dont Anschaire fut le premier Pontife. Sacré évêque il se rend près de Grégoire IV qui confirme sa mission et le nomme son légat apos-

tolique pour tous les pays du Nord.

À Hambourg comme en Danemark et en Suède, Anschaire est toujours l'apôtre au zèle infatigable. Il construit une cathédrale, fonde une bibliothèque et crée un monastère bénédictin. Vrai défenseur de la cité, il reste au milieu de ses fidèles quand beaucoup les abandonnent, pour mieux les défendre contre les invasions des Normands.

Les dernières années de sa vie se passèrent à vivre encore davantage en Dieu, si la chose était possible, et à apaiser des révoltes qui naissaient constamment parmi ces peuples à demi domptés. Dans ses prédications, nous rapportent les vieilles chroniques, il savait inspirer tour à tour la terreur et les consolations, la crainte du jugement et de l'enfer en même temps que l'espérance en la miséricorde du Sauveur. Sa piété était angélique, son zèle pur et tout apostolique, sa confiance en Dieu ne se démentait jamais, même dans les épreuves les plus pénibles et les moments les plus critiques.

Aussi, aujourd'hui encore son nom est-il en vénération dans l'Europe septentrionale et depuis la Réforme, les Protestants eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rendre hommage à un si saint personnage.

Jusqu'au XIIIe siècle les Bénédictins furent ainsi employés par l'Église au ministère de l'apostolat. À cette époque apparurent les Ordres de saint François et de saint Dominique voués spécialement au ministère actif. Les moines, avant tout, hommes de prière et de solitude, purent donc se retirer pour vivre davantage, à l'ombre du cloître, d'une vie toute consacrée au travail, à l'office divin et à la contemplation.

Cependant quelques branches de l'ordre bénédictin n'abandonnèrent jamais complètement les travaux d'apostolat, entre autre la congrégation anglaise qui persévéra dans ce ministère jusqu'aux temps malheureux de Henri VIII et d'Élisabeth. Elle l'a repris et elle l'exerce présentement avec succès depuis qu'en Angleterre sont tombées les entraves à la liberté du culte.

Il en est de même d'autres congrégations de l'ordre qui en ce siècle surtout se consacrent à l'œuvre des missions. On les trouve en Italie, en France, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Espagne avec des ramifications au Transvaal et au Congo, puis dans l'Amérique du Sud. Le zèle des bénédictins

de la congrégation Cassino-américaine travaille au bien des âmes aux États-Unis et au Canada (Saskatchewan).

Ces différents travaux des moines missionnaires montrent que la règle de saint Benoit, loin d'éteindre dans un cœur le feu sacré de l'apostolat, l'excite plutôt et le purifie.

Il ne peut en être autrement, car une vie de prière et de sacrifice est la meilleure préparation pour les hommes qui veulent travailler à la conquête des âmes et à l'extension du règne de Dieu.



Le Moine bénédictin et l'Agriculture.

LES moines, travailleurs infatigables, ne pouvaient se contenter de ce premier succès.

Après avoir converti les barbares, ils voulurent les attacher au sol, de vagabonds qu'ils étaient, en faire de vrais terriens, leur apprendre à cultiver la terre, partant à l'aimer.

Pour bien comprendre cette nouvelle œuvre des moines, transportons-nous à l'époque d'affreuse décadence qui suivit la chute de l'Empire romain. Les campagnes étaient désertées soit à cause de la tyrannie fiscale qui permettait difficilement à la terre de nourrir son homme, soit à cause des invasions des barbares: Huns, Burgondes, Wisigoths, Vandales semaient partout sur leur passage la dévastation et la mort. Les populations fuyaient vers les villes où la défense était plus facile, aussi les champs, éloignés de tout centre important, restaient incultes. Qui donc aiderait à relever ces ruines, redonnerait un peu de confiance aux fugitifs? qui consentirait à redevenir l'amant de la terre nourricière, à lui prodiguer non seulement les soins d'autrefois, mais encore à étendre son domaine? qui voudra être bûcheron, abattre des forêts entières, les défricher et les livrer à la culture? qui n'hésitera point à vivre au milieu des marais malsains afin de pouvoir les défricher, les assainir, les rendre habitables et faire fleurir la vie, la prospérité, la richesse dans ces lieux maudits? L'histoire impartiale l'a nommé : Le MOINE.

Les annales monastiques sur ce sujet sont pleines de traits suggestifs. Tel grand seigneur après quelques années d'une vie orageuse se retire dans un lieu désert pour s'y livrer à la prière et aux austérités de la pénitence: Il cherche Dieu. Mais sa solitude n'est pas tellement cachée qu'elle finisse par être connue. Quelques disciples accourent attirés par l'éclat de ses vertus et souvent de ses miracles, demandant à se joindre à lui, à vivre sous sa conduite. Le petit noyau grossit rapidement. Il faut chercher un gîte moins précaire qu'une grotte ou qu'une hutte faite de branchages; il faut bâtir. L'emplacement choisi, tantôt dans une vallée profonde, tantôt sur une colline escarpée, les moines se mettent à l'œuvre. Les uns se

transforment en architectes, les autres en maçons ou charpentiers. Tous travaillent, les murs du nouveau monastère montent à vue d'œil et un beau jour dans ces lieux sauvages, repaires de bêtes fauves, se dresse une vraie ruche monastique. Ceux qui n'étaient pas occupés aux travaux de construction portaient ailleurs leur activité, sous leur cognée tombaient en rangs pressés les arbres de la forêt voisine. On défrichait ensuite, et, le monastère n'était pas encore terminé, que déjà les champs ensemencés laissaient entrevoir une moisson pleine de promesses.

Travail manuel et prière alternaient dans une harmonie parfaite; il s'y joignait aussi la prédication, les œuvres de zèle auprès des populations d'alentour. Peu à peu sous les murs de l'Abbaye, un groupement se faisait, de là naissait une paroisse, une ville souvent, telle Verdun dont le nom est si célèbre aujourd'hui dans l'univers entier.

D'habitude cependant les fondations se faisaient d'une manière beaucoup plus simple. Souvent ces personnages illustres, princes ou seigneurs, entraient eux-mêmes en religion et donnaient de vastes étendues de terrain en vue d'une fondation nouvelle ; presque toujours c'étaient des forêts ou des terrains incultes. Avant de les mettre en valeur des moines désignés par leurs Supérieurs se rendaient sur les lieux, choisissaient l'emplacement du monastère futur et aussitôt les travaux commençaient. C'est ainsi que des Abbayes riches en sujets se dédoublaient et créaient des filiales. Et comme à ces époques de foi robuste, les abbayes renfermaient assez souvent plusieurs centaines de religieux, que par ailleurs, les donations étaient fréquentes, il ne faut pas s'étonner que les centres monastiques se soient multipliés si vite. D'ailleurs les résultats étaient encourageants et la transformation si rapide du sol grâce aux travaux des moines, incitait à leur confier des territoires entiers de forêts et de terres en friche et qui n'étaient d'aucun rapport.

Dans cette ruche monastique où l'activité était toujours en éveil, la prière avait sa part et la première. Vers le milieu de la nuit, quand la nature entière reposait dans le calme, la cloche du monastère se faisait entendre et aussitôt les religieux, interrompant leur sommeil, se rendaient en hâte à l'É-

glise. La psalmodie, le chant de l'office prenaient plusieurs heures, mais c'était dans ce contact de l'âme avec Dieu qu'ils puisaient la force. Le moment venu, ils reprenaient le travail avec une nouvelle ardeur, et ne le quittaient que pour prier de nouveau ou prendre le repas frugal qui leur était servi. N'oublions pas que l'abstinence était de rigueur et que les jeûnes étaient fréquents.

Les moines n'étaient pas jaloux de leurs travaux, de leurs découvertes et les gens du pays ne manquaient pas de s'initier à leurs méthodes. À ce propos, Montalembert, dans son remarquable ouvrage : *Les Moines d'Occident*, a une belle page. Je m'en voudrais de ne pas la citer. Si on voulait étudier les mérites des monastères au point de vue de la culture «on y verrait partout, dit-il, les moines initiant les populations aux méthodes et aux industries les plus profitables, acclimatant sous un ciel rigoureux les fruits les plus utiles, les graines les plus productives, important sans cesse dans les contrées qu'ils avaient colonisées soit les troupeaux de meilleures races, soit des plantes nouvelles et ignorées jusqu'à eux; introduisant ici l'élevage des bestiaux et des chevaux, là celle des abeilles, ailleurs la fabrication de la bière par le houblon, en Suède le commerce des grains, en Irlande les pêcheries de saumon, dans le Pamersan les fromages, enfin favorisant la culture de la vigne et plantant les vignobles les plus estimés en Bourgogne, sur le Rhin, en Auvergne et dans une foule de pays d'où la vigne a disparu depuis. »

Les bienfaits des moines ne se bornaient pas à la mise en valeur du sol.

Il ne s'agissait pas seulement en effet de nourrir les religieux, il fallait encore les loger et les vêtir.

En ce temps de foi ardente, comme je l'ai dit plus haut, un monastère prospérait généralement très vite. En peu d'années, il abritait parfois plusieurs centaines de moines auxquels il fallait ajouter un nombre également considérable d'ouvriers et de serviteurs. C'était un vrai village à entretenir et à faire vivre. D'autres travaux s'imposaient donc et un peu dans tous les genres.

À côté du monastère proprement dit, avec son église, ses cloîtres, ses dortoirs, son réfectoire et son chapitre, venaient

s'ajouter la ferme avec toutes ses dépendances et les ateliers où chaque corps de métier exerçait ses travaux, édifices construits dans l'architecture du meilleur goût et qui, aujourd'hui encore, à l'état de ruine, excitent l'admiration des visiteurs.

Je prends dans un ouvrage de Dom Berlière la description de l'Abbaye de Corbie en Picardie, au commencement du IXe siècle. Elle intéressera le lecteur, et comme la plupart de ces cités monastiques et bénédictines se ressemblent beaucoup il sera facile d'en avoir une idée assez exacte.

« L'Abbaye, entourée d'une ceinture de muraille, s'étend sur un vaste terrain. On y trouve trois basiliques et quatre oratoires, un monastère destiné à abriter quatre cents moines et cent cinquante laïcs nécessaires pour les divers offices ou métiers. Et ce monastère doit comprendre des réfectoires, des cuisines, cellier, vestiaire, chapitre, dortoirs. Près de la première porte, on rencontre l'hôtellerie, divisée en quatre quartiers réservés aux évêques, aux seigneurs, aux religieux et aux clercs, puis aux pauvres, avec un oratoire séparé. Plus loin on aperçoit l'école, les appartements des gens de guerre au service de l'abbaye et les ateliers de quarante corps d'ouvriers, foulons, forgerons, bourreliers, parcheminiers, fondeurs, maçons, charpentiers, menuisiers, brasseurs, et je ne parle pas des jardins. L'abbaye était le siège d'un comté dont l'administration requérait un personnel considérable. Il fallait en ce monastère nourrir, habiller, loger tout ce monde qu'on peut évaluer à plus de six cents personnes.»

Et c'est précisément parce que le monastère était le centre qui vient d'être décrit, que les moines ne devaient pas borner leur action au seul développement de la culture du sol. La construction des bâtiments claustraux, de ces fermes considérables, des ateliers avec tout leur outillage, les besoins d'une communauté nombreuse, les nécessités de l'exploitation agricole obligèrent de concentrer dans une même enceinte tous les corps de métiers.

Parmi ces ouvriers, il y avait de vrais artistes, aimant leur art avec passion, ils n'accomplissaient donc pas leur tâche vaille que vaille, ils perfectionnaient leur métier et l'abbaye n'était pas seule à en bénéficier. Que d'améliorations, de découvertes, d'inventions pratiques ne doit-on pas aux monas-

tères? Mais par-dessus tout, c'est l'amour du sol que les moines surent inspirer aux populations. Les vieilles races avaient disparu devant les Barbares. Ceux-ci n'étaient que guerriers: la guerre était leur industrie et cultiver la terre, c'était déchoir à leurs yeux. Qui domptera ces peuples, adoucira leurs mœurs? L'Église secondée par ses moines. Peu à peu ces nouveaux maîtres de l'Empire romain abandonneront l'épée pour prendre la charrue, ils s'attacheront au sol comme de vrais terriens: tels ces fameux Normands qui après avoir ravagé la France et vécu de pillage pendant plus d'un siècle, s'adoucirent au point qu'une fois maîtres de la province que leur céda le roi, ils devinrent la race la plus dévouée et la plus attachée à sa terre.

L'exemple avait donc fait plus que la contrainte.

À la vue de ces hommes consacrés à Dieu, dont la vie toute de science et de sainteté les impressionnait si fort, les captivait, les peuples ont compris la beauté et la grandeur du travail, ils l'ont considéré avec les yeux de la foi, accepté comme un châtiment et accompli par amour, voulant suivre l'exemple du Christ et des moines, ses serviteurs. Animés de ces nobles sentiments, ils ont vite aimé avec passion leurs travaux et leur terre, source d'avantages de toutes sortes. Ils se sont attachés à leur sol et sont devenus la forte race de cultivateurs qui, à travers les âges est restée l'élément le plus sage et le plus pondéré au sein des nations européennes et leur meilleur appui.

On peut donc dire sans aucune exagération que si, dans le haut Moyen-Âge, le travail de la terre fut réhabilité, ennobli, si le paysan aima ses champs et s'y attacha, le mérite en revient en majeure partie à l'ordre monastique.

Il convient d'ajouter qu'aujourd'hui encore les fils de saint Benoit se montrent défricheurs incomparables.

Les Trappistes, par exemple, qui vivent eux aussi sous la Règle du Patriarche des moines d'Occident, emploient la plus grande partie de leur temps laissé libre par l'office divin au travail de la terre. Ils apprennent aux habitants des campagnes à se sanctifier par leurs travaux manuels en même temps qu'ils leur enseignent, par les soins qu'ils apportent à la culture, le moyen de rendre leur terre toujours plus productive.

Au Canada, depuis de nombreuses années déjà, les révé-

rends Pères Trappistes d'Oka ne sont-ils pas pour toute la contrée le modèle du moine défricheur? Ils ont trouvé là une terre qui était loin d'être la meilleure, et ils ont réussi par leur travail persévérant et intelligent à en faire une ferme vraiment modèle.



Le Moine bénédictin et la Science.

LES moines n'auraient fait qu'apprendre au peuple à aimer le sol et à le cultiver, que déjà leur œuvre serait un bienfait. Mais leur ambition était plus vaste. Plusieurs parmi eux étaient des savants. Leur savoir ne devait pas rester enseveli dans les monastères, il devait rayonner à l'extérieur, pénétrer dans les milieux sociaux, aider enfin à la renaissance de cette culture intellectuelle que les invasions des barbares avaient presque complètement détruite. L'Église confia cette mission aux moines et nous savons par l'histoire que sa confiance ne fut pas trompée.

Mais,dira-t-on, comment se fait-il qu'aux VIe et VIIe siècles quand l'ignorance et la barbarie régnaient en maîtresses, les moines aient été plus instruits que leurs contemporains et aient pu les enseigner? La réponse est facile.

« La Règle bénédictine partage le temps laissé libre par l'office divin, entre la lecture et le travail. En dehors des lectures longues et nombreuses qu'il entendait au chœur, durant les offices, au réfectoire pendant les repas, à la lecture spirituelle du soir, le moine des VIe et VIIe siècles, disposait de plusieurs heures par jour pour la lecture, et ce mot *lecture* a dans le langage du haut Moyen-Âge le sens plus large d'étude. Le moine pouvait donc, sans grands efforts, s'assimiler facilement l'Écriture-Sainte, les principaux commentaires des Pères de l'Église, la littérature hagiographique de son temps, sans parler des ouvrages historiques, d'ailleurs peu nombreux. La formation intellectuelle donnée aux enfants le mettait forcément en contact avec la littérature antique, de même que la transcription des manuscrits.» (Dom Berlière.)

Si donc à cette époque, vous pénétrez en certains monastères, en Irlande et en Angleterre surtout, vous pourrez y admirer la plus grande activité intellectuelle.

Saint Wilfrid ne fonde jamais un monastère sans y donner accès à toutes les sciences alors connues.

Benoit Biscop est animé du même zèle. Six fois il se rend à Rome, six fois il en rapporte d'importants et précieux manuscrits.

Un peu plus tard, saint Bède le Vénérable vous édifierait par ses vertus et en même temps vous surprendrait par l'étendue de ses connaissances, immenses pour ce temps. Avec ce moine d'ailleurs, c'est l'apogée de la culture intellectuelle au Moyen-Âge. Ses élèves seront nombreux et distingués, je n'en citerai qu'un : Alcuin, bénédictin comme lui et savant comme lui.

Pour nous, Français ou issus de race française, la figure d'Alcuin est des plus attachantes. Il fut en effet le confident de Charlemagne et son instrument préféré pour la diffusion de la science dans son vaste empire.

À l'avènement de Charlemagne (768), l'Église franque avait été réorganisée par saint Boniface, évêque et moine bénédictin, mais la restauration intellectuelle n'avait pas marché de front avec la réorganisation hiérarchique.

Charlemagne comprenant l'importance de la science, bien plus, sa nécessité pour la prospérité d'une nation, voulut la faire aimer et la répandre autour de lui.

Mais où trouver dans son royaume des hommes capables d'entreprendre cette tâche très noble, très ardue aussi ? Il n'y fallait pas songer.

L'empereur eut recours à des moines étrangers, à des fils de saint Benoit. Il fit venir Alcuin à sa cour. Ces deux hommes d'ailleurs étaient faits pour se comprendre : même amour de la science et égal désir d'en faire bénéficier le peuple.

Sur le conseil de l'empereur, Alcuin s'adjoignit d'autres religieux dont il fut le guide, mais il ne cessa pas d'être l'âme de ce grand mouvement intellectuel qui alla toujours croissant. Toutes les branches du savoir humain sont menées de front : théologie, histoire , poésie, mathématiques, langues nationales et à leur tête, du VIIe siècle au XVIe, ce sont presque constamment des moines. L'histoire sous forme de chroniques est leur domaine préféré.

L'office divin dont saint Benoit voulait faire la belle vocation, le principal acte de piété et par là, la grande force du moine amena les enfants du grand Patriarche à cultiver le chant, et les inspira si bien qu'ils surent nous donner ces merveilleuses mélodies que des Bénédictins de nos jours s'efforcent de nous rendre dans leur pureté première. Chant ou plutôt véritable prière chantée, qui selon la volonté du glorieux Pie X sera

bientôt, espérons-le, le chant unique de l'Église universelle.

À la tête de ces bénédictins qui travaillent activement à rendre à l'Église dans toute sa pureté les mélodies grégoriennes, il m'est doux de placer le nom du Révérendissime Père Dom Joseph Pothier, abbé de Saint-Wandrille. Je suis d'autant plus heureux de citer ce nom, que les Bénédictins, venus au Canada pour y fonder l'œuvre de Saint Benoit du Lac, sont ses religieux et ont été envoyés par lui.

Mais l'amour des études demande à son tour pour être fécond, d'avoir sous la main des instruments du travail. D'où l'obligation de créer des bibliothèques, de les enrichir sans cesse: les moines n'ont pas failli à ce devoir. « Les livres sont leurs guides, leurs maîtres, leur consolation. Avec les livres ils ne craignent ni l'oisiveté ni l'ennui. Aussi les ont-ils sauvés et multipliés et au prix de quel labeur, de quelle tenacité, de quelle patience ! » Dom Berlière.

Avant l'invention de l'imprimerie, des moines copistes passaient leur vie à transcrire sur parchemin les œuvres littéraires de l'antiquité grecque et romaine, ainsi que les immenses travaux des Pères de l'Église. Grâce à eux, les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes sont parvenus jusqu'à nous.

Dans le Scriptorium d'un monastère, voyez ces religieux devenus artistes tout à la fois par vocation divine, par obéissance et par amour ! L'un prépare ou dispose ces belles feuilles de velin, dont, après des siècles, nous admirons encore la blancheur et la netteté, un autre y transporte d'une main sûre et rapide le texte qui lui est confié, réservant avec soin la place des majuscules et des autres ornements.

Celui-ci recueille successivement les feuilles détachées les unes des autres, revise le travail, corrige les fautes, enlève les taches et rapproche les feuillets. Celui-là, avec toute la grâce d'une riche imagination, avec la justesse d'un coup d'œil accoutumé à mesurer et à fixer les proportions, avec le brillant de son coloris inimitable et son secret d'appliquer dans son art, l'or et le relief, consacre des jours, des mois, des années à embellir le volume bien-aimé de grandes lettres, de vignettes d'or et d'enluminures.

Puis c'est le tour du relieur.

C'est de lui que le manuscrit recevra son brillant et solide

manteau de maroquin, orné quelquefois de pierreries et qui se ferme avec deux agrafes d'or d'un travail fini.

Comment ne pas adresser un salut ému et reconnaissant à ces modestes travailleurs, vieillissant au fond du cloître sur leur besogne accomplie dans l'humilité et le silence; animés uniquement par l'esprit de foi le plus pur, le plus pur amour de la science et le zèle le plus parfait, car pour eux cette science dont ils étaient jaloux et qu'ils répandaient à profusion devait faire connaître et aimer l'Éternelle Vérité.

Et plus tard lorsque l'imprimerie aura fait son apparition et que les copistes n'auront plus leur raison d'être, est-ce que le moine bénédictin cessera de s'intéresser au côté matériel de la diffusion de la science ? S'ils ne copient pas les manuscrits, négligeront-ils l'imprimerie ? Ils aiment trop la science pour ne pas admirer cette invention et s'en servir.

Aussi, dès 1463, l'abbé de Saint-Uldaric d'Augsbourg (Bavière) l'introduisait dans son abbaye. Exemple qui devait être suivi dans beaucoup d'autres monastères. Et en 1507, l'abbé Léonard du monastère d'Ottobeurn se plaisait à dire à ses religieux pour louer et recommander ce travail du moine imprimeur : Le copiste emploie beaucoup de temps pour écrire un seul livre qui ne servira qu'à un seul lecteur à la fois, tandis que l'imprimeur dans le même temps et avec la même facilité, compose non pas un volume mais plusieurs qui pourront être lus par plusieurs à la fois. Je ne pense pas que l'imprimeur perde les récompenses du copiste. Je vous en conjure enfants très fidèles de cet insigne monastère, ne laissez jamais, par votre négligence, déchoir cette imprimerie. Faites tous vos efforts pour la conserver, l'entretenir et l'accroître. (Dom Besse.)

Voilà comment le bénédictin aime la science et tout ce qui touche à la science, voilà son travail pour la faire aimer et la répandre.

Je ne saurais parler du culte des Bénédictins pour la science sans dire un mot d'une branche bénédictine qui, pour de multiples raisons doit être chère à un bénédictin français : j'ai nommé la Congrégation de Saint-Maur.

Plus célèbre encore par les vertus monastiques d'un très

grand nombre de ses membres et par ses travaux d'érudition aux XVIIe et XVIIIe siècles que par ses nombreux monastères (180) qui couvraient le sol français avant la Révolution de 1789. Elle comptait dans son sein,ai-je dit,de saints personnages. Qu'il me suffise d'en citer un seul : Don Grégoire Tarisse, qui eut l'honneur d'être l'ami et le conseiller de saint Vincent de Paul et de M. Olier.

Les savants qui l'illustrèrent sont légion : Dom Ruinard, Dom Martène, plus tard Dom Denis de Sainte-Marthe, Dom Monfaucon et au-dessus de tous, Dom Mabillon, mort en 1707. « Dom Mabillon qui, par son esprit de religion, sa modestie, son humilité et toutes ses vertus jointes à sa qualité de savant, apparaît dans les temps modernes, de même que saint Bède au Moyen-Âge, comme le modèle et le type du bénédictin voué aux travaux intellectuels. » (Dom Bruno Destrée.) Ouvrier laborieux jusqu'à la fin, à 70 ans, Dom Mabillon entreprit la composition des Annales de l'Ordre de S. Benoit. En cinq années, il publia quatre tomes in folio. La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage. Ses dernières paroles le résument tout entier : "*Deus veritatis*... *Sinceri filii Dei* ... — *Humilité, humilité*...» (Dom J. de Hemptine.) Ajoutons en terminant cette page que les travaux des Mauristes sont en général de ceux que le temps ne saurait faire oublier.

Il y a peu d'années encore, est-ce que le Souverain Pontife Pie X n'a pas fait appel aux Bénédictins pour leur confier des travaux très importants dans la vie de l'Église catholique ? N'a-t-il pas nommé Dom Pothier, dont j'ai déjà cité le nom, président de la commission du chant grégorien, et mis le cardinal Gasquet, bénédictin, à la tête de la commission chargée tout spécialement des études bibliques.

Le Moine bénédictin et les Arts.

IL n'est pas possible de parler des Bénédictins et de leurs œuvres sans aborder au moins sommairement la question des arts.

L'homme voit le beau, le goûte, l'apprécie et s'efforce de le reproduire dans ses œuvres : il se crée un idéal qu'il essaie de réaliser — c'est en cela que consiste l'art.

Idée noble et sublime qui ne se rencontre qu'au sein de la civilisation.

Il appartenait donc à l'Église d'initier aux arts les peuples qu'elle conduisait à la foi et auxquels elle apportait le bienfait de la civilisation.

Pour traiter cette question avec quelque ampleur, il faudrait parler de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la miniature, de la musique, "autant de fleurs monastiques" a-t-on dit, et montrer le moine bénédictin mettant au service de ces arts tous ses talents d'artiste.

Le cadre restreint de cet opuscule ne me permet pas de m'étendre aussi longuement sur ce sujet.

Dans le chapitre précédent, *Le Moine bénédictin et la Science*, j'ai déjà dit combien la musique sacrée et le chant sont en honneur en nos monastères et j'ai rappelé les savants et immenses travaux accomplis par les moines de la congrégation de France, pour rendre aujourd'hui au plain-chant sa pureté primitive, je ne reviens pas sur cette question. Je parlerai seulement de l'architecture romane appelée quelquefois « l'art des moines » me contentant d'ajouter quelques considérations sur l'architecture gothique.

Parler d'architecture et de moines, c'est évoquer aussitôt l'image de nos grandes et belles églises, de nos splendides abbatiales, de nos merveilleuses cathédrales des siècles de foi.

Bravant les injures du temps, beaucoup sont encore debout et on ne se lasse jamais de les admirer.

L'architecture romane, a-t-on dit, est l'art des moines. Est-ce à dire que les moines ont été les ouvriers uniques de toutes ces merveilles? Non assurément. Mais c'est l'art des moines en ce sens que les grandes églises romanes du

XIe siècle et du XIIe furent construites et décorées sous l'inspiration des nombreux monastères bénédictins qui couvraient alors le sol de l'Europe; de fait, les architectes qui dressèrent les plans de ces églises et en dirigèrent les travaux, les artistes qui les décorèrent, qui sculptèrent chapitaux et statues, qui fabriquèrent leurs vitraux inimitables, furent le plus souvent des moines.

Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi : ces arts ne pouvaient prendre naissance et se développer que dans une société cultivée. Or, en ces siècles à demi-barbares, la véritable culture des sentiments et des idées s'était refugiée presque exclusivement dans les monastères, on eut dit qu'elle eût craint de se perdre en se répandant trop au dehors de ces limites étroites du cloître, au milieu d'un monde encore trop grossier et ne vivant guère que de basses jouissances et de guerres sans trève.

« Les moines, dit M.Hourticq, (Histoire générale de l'art en France) furent architectes et surent, les premiers, édifier des sanctuaires vastes, élégants et solides; les plus importantes des églises romanes, les plus richement ornées ont été des abbatiales. Parcourir la France pour voir les plus beaux monuments de l'architecture ou de la décoration romane, c'est faire le pèlerinage des plus illustres abbayes bénédictines. » Pour le dire en passant, il y en avait près de cinquante seulement en Normandie.

Il serait intéressant de montrer maintenant l'art roman se modifiant peu à peu et finissant par se transformer en art gothique. La basilique de Cluny, la plus célèbre abbaye bénédictine des XIIe et XIIIe siècles, était un des plus beaux types de cette époque de transition.

En citant Cluny, pourrais-je oublier le Mont Saint-Michel ?

S'il vous est donné un jour d'aller aux Vieux Pays, voilà un pèlerinage que vous ne devrez pas omettre, surtout si vous êtes de descendance normande ou bretonne.

Là, vous pourrez admirer une œuvre bénédictine. Une église romane du XIIe siècle, puis le chœur gothique flamboyant (1450-1521) très ajouré et reposant sur une crypte aux piliers massifs. Pour arriver au clocher, vous gravirez l'escalier de dentelle taillé dans un arc-boutant gothique. Vous visiterez les bâtiments claustraux : la Merveille, haute construc-

tion gothique, toute en granit (1203-1264) et qui comprend l'étage inférieur avec le cellier et l'aumônerie, le second étage, occupé par la vaste salle capitulaire ou salle des chevaliers que supportent trois rangées de colonnes, enfin l'étage supérieur avec le cloître entouré d'une double rangée de colonnettes dont les sculptures sont toutes différentes, puis le réfectoire divisé en deux nefs par cinq colonnes d'une étonnante sveltesse.



L'Ordre bénédictin depuis le XIXe siècle.

LORS du dernier recrutement fait en 1910, l'ordre Bénédictin comptait 684 monastères et plus de 23.000 moines et moniales repartis comme suit: 14 congrégations de Bénédictins proprement dits avec 6.457 membres ; 7 ordres : Camaldules, Vallombrosiens, Cisterciens, Trappistes, Sylvestriens, Olivétains, Mechitaristes suivant la Règle de saint Benoit avec 5.347 membres et plus de 12.000 moniales dont 8.360 Bénédictines, près de 3.000 Cisterciennes, 250 Olivétaines et 150 religieuses Camaldules.» (Dom Bruno Destrée.) Cette statistique montre la puissante vitalité que renferme la Règle de saint Benoit.

La Révolution française avait amené la disparition de belles et nombreuses abbayes et pendant un certain temps, les ennemis de l'Église purent se flatter d'avoir anéanti en France et en beaucoup d'autres pays les congrégations religieuses. Ils oubliaient que les œuvres de Dieu, celles qu'il a suscitées et qu'il entend maintenir, défient le temps et la malice des hommes.

Les persécuteurs devraient lire et méditer cette parole de Lacordaire : « La nature et la société se riront toujours de ces spéculateurs qui croient qu'on peut changer les essences et qu'une loi peut mettre à mort les chênes et les moines : les chênes et les moines sont éternels. »

Comme leurs frères des siècles passés, les Religieux qui vivent sous la Règle de saint Benoit prient et travaillent.

Chez eux comme chez leurs devanciers, la prière liturgique, l'office divin passe avant tout et se trouve à la base de toutes leurs œuvres.

Aujourd'hui comme autrefois, l'apostolat et le ministère sont l'objet de leur zèle, l'enseignement et les travaux intellectuels sont en honneur chez eux aussi bien que la colonisation et les travaux d'agriculture.

S'il n'est pas possible de parler ici en particulier de chacune de ces Congrégations et de dire en détail leurs œuvres de zèle et leurs travaux dans les cinq parties du monde, il faut cependant accorder une mention spéciale à la Congrégation de France.

Après la tourmente révolutionnaire, cette Congrégation fut

la première à être restaurée parmi les Congrégations bénédictines proprement dites.

La Providence, pour cette restauration, se servit d'un homme que sa science et sa vertu ont rendu célèbre, et qui fut sans contredit l'une des plus grandes figures de l'Église au XIXe siècle : Dom Guéranger.

À la mort de ce grand moine, Pie IX, de sainte mémoire, ne craignait pas de se servir des expressions les plus élogieuses dans ses deux Brefs à l'Église universelle et à l'évêque de Poitiers : « Dom Guéranger, disait-il, fut l'instrument providentiel préparé à la France pour la restauration des Ordres religieux et le rétablissement de l'unité liturgique. »

C'est à Solesmes, ancien prieuré du diocèse du Mans que Dom Prosper Guéranger vint s'établir vers 1833 avec quelques disciples. Quatre ans plus tard, le Prieuré était érigé en Abbaye et la Congrégation approuvée avec les Constitutions composées par le Restaurateur lui-même.

La vie bénédictine rendue à la France par une si puissante personnalité devait bien vite s'y répandre. Malgré les mauvais jours que durent traverser les Congrégations religieuses, 9 monastères bénédictins furent bientôt fondés pour les Religieux tandis que plusieurs autres ouvraient leurs portes aux moniales.

Suivant l'exemple du premier abbé de Solesmes, les Bénédictins de la Congrégation de France emploient spécialement aux travaux intellectuels le temps laissé libre par la récitation de l'office divin. Par là ils ont déjà rendu à l'Église de signalés services.

Rappelons seulement quelques-uns de leurs travaux parmi les plus importants.

Par ses *Institutions liturgiques*, Dom Guéranger travailla avec un courage et un zèle incomparables au retour complet de l'Église de France à la liturgie romaine. Les contradictions ne lui manquèrent pas, les difficultés qu'on lui suscita furent nombreuses, mais sa volonté très tenace, quand il s'agissait du bien de l'Église, triompha de ces obstacles.

L'Église lui doit encore une œuvre admirable : l'*Année liturgique*. En pénétrant dans le grand public, cet ouvrage donna une intelligence plus nette des cérémonies et des fêtes de l'Église, il en fit mieux comprendre le symbolisme et les fit aimer davantage. On a dit que cet illustre fils de saint Benoit fut

au XIXe siècle le plus grand promoteur et le plus puissant auxiliaire que le Saint-Siège ait rencontré pour la réforme si importante de l'unification de la liturgie et du retour à la prière officielle de l'Église.

Ajoutons avec Dom Bérangier « par de vigoureuses polémiques, l'abbé de Solesmes découvrit le danger du Naturalisme contemporain et en montra les funestes conséquences; par ses doctes recherches sur la société romaine aux deux premiers siècles, il révéla les vraies origines de l'Église; enfin par son important ouvrage sur la Monarchie pontificale, il prépara la décision du concile du Vatican sur l'infaillibilité du Pontife romain, comme il avait montré, vingt ans auparavant, dans un lumineux mémoire, la vérité du dogme de l'Immaculée-Conception. »

Après les œuvres de Dom Guéranger, il convient de citer les travaux de patrologie et d'archéologie chrétienne de Dom Pitra « qui continua tout d'abord les traditions des Mauristes en dirigeant la gigantesque entreprise des patrologies grecque et latine de Migne. » Au moment où Pie IX travaillait activement à la réunion de l'Église grecque, les études du savant bénédictin rendirent à l'Église de précieux services. Aussi, pour reconnaître l'importance de ces services, le pape le créa-t-il cardinal.

Rappelons encore l'immense travail de Dom Pothier et de ses collaborateurs pour la restauration du chant grégorien.

Indiquons les œuvres si estimées de Dom Cabrol, en particulier son beau livre sur *La Prière antique*.

Et combien d'autres ouvrages ne pourrait-on pas citer sur l'Histoire, la Théologie, etc.

Disons toutefois que chez les Bénédictins de la Congrégation de France les travaux intellectuels ne sont pas exclusivement ceux auxquels se livrent les religieux et que, si la situation de l'Église le réclame dans les différentes contrées où ils se trouvent, ils s'adonnent volontiers à d'autres travaux, par exemple, au ministère de la prédication.

* * *

Je ne saurais mieux terminer ces pages qu'en les résumant par les paroles magistrales prononcées par Mgr Freppel, évêque d'Angers, dans un discours sur l'ordre monastique :

« Associé à toutes les œuvres de l'Église, l'ordre bénédictin

a dû lui fournir, pour la parole et pour l'action, des hommes incomparables. L'Église a-t-elle besoin d'apôtres pour arracher les peuples à la barbarie et les conquérir à l'Évangile? Aussitôt les monastères s'ouvrent pour laisser passer de leur sein des légions de missionnaires.

Alors Augustin et ses compagnons s'élancent vers l'Angleterre,
Anschaire vers la Scandinavie,
Adalbert vers les Slaves.

L'Église, qui a souci des corps comme des âmes, veut-elle pourvoir aux intérêts terrestres et aux besoins matériels de ses enfants après leur avoir procuré le bienfait de la foi? À sa voix, les fils de saint Benoit se lèvent d'un bout de l'Europe à l'autre, et, la bêche à la main, ils fertilisent un sol resté jusqu'alors inculte et stérile.

L'Église qui veille tout à la fois au trésor de la science et au dépôt de la foi, cherche-t-elle à sauver de la ruine les monuments du savoir humain? C'est aux moines qu'Elle confie cette tâche et avec la même ardeur qu'ils se mettaient à défricher la terre, ils copient et recopient les manuscrits pour transmettre, aux générations futures, l'héritage des temps passés.

S'agit-il pour l'Église de fonder la grande œuvre de la civilisation chrétienne en constituant les sociétés sur les bases de l'Évangile? Chose plus étonnante encore que tout le reste, c'est parmi ces hommes de la solitude, voués à la prière et à la contemplation, ne songeant qu'à être des saints et à gagner le Ciel, c'est là, dis-je, qu'Elle trouve ses gouvernants les plus habiles et ses politiques les plus profonds. »

Que les moines aient rendu de réels services à la société et à l'Église, cela n'est pas contestable, les preuves surabondent. Mais aujourd'hui, que la vie doit s'écouler au milieu d'une société de manières, de mœurs et de goûts tout différents, l'ordre monastique n'est-il point un anachronisme?

Non, certes!

Le monde, en effet, aujourd'hui comme autrefois — peut-être même davantage — a toujours besoin de prière et de pénitence. Et il n'y aura jamais trop de religieux pour aider le clergé séculier dans le ministère des âmes.

L'ordre monastique est donc toujours d'actualité et sa mission, loin d'être entravée, a droit à tous les encouragements.

Aussi, il n'en faut pas douter, lorsque la vie monastique et bénédictine sera connue en ce pays de foi, les vocations viendront nombreuses vers nos monastères. Saint Benoit, au Canada, comme partout ailleurs saura trouver de fervents et fidèles disciples.



TABLE DES MATIÈRES

1919